

Les Echos

La Tribune

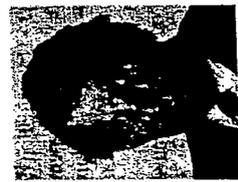
France Soir

L'Expansion

# La leçon d'espoir d'un drôle d'oiseau

Le point de vue de

FRANÇOIS DAVID



**François David**  
président  
de la Coface.

Rarement commissaire européen a-t-il été autant couvert de louanges à l'occasion de sa prise de fonctions que Pascal Lamy. Des qualificatifs élogieux en rafaie, qui s'appliquaient non seulement à sa future fonction de commissaire, mais aussi à son rôle passé auprès de Jacques Delors à Paris et à Bruxelles, ses activités de sherpa ou son passage au Crédit Lyonnais. On pouvait espérer enfin trouver la faille en découvrant l'écrivain. Eh bien, non ! Là aussi, il nous surprend, et sur le contenu de l'ouvrage et par la révélation d'une plume de vrai conteur.

Dans son livre (\*), il raconte par le menu les enjeux et les coulisses de la négociation d'entrée de la Chine dans l'OMC, les « nuits blanches de Seattle », la découverte de la misère des Townships d'Afrique du Sud, le marathon de conclusion de la conférence de Doha. On y apprend que Jiang Zemin dévore « L'Illiade et l'Odyssée », que Bill Clinton est un gaffeur, que le Congrès

américain n'a pas été sensible à son charme, que le jeu de rôles entre la Commission, le Conseil et le Parlement européen est bien complexe... Surtout, on se rend compte que le commissaire chargé du Commerce s'occupe pour partie de commerce, mais de plus en plus d'autres sujets majeurs de société. Pour avoir très modestement contribué à la défense des intérêts commerciaux français lorsque j'étais directeur de la DREE à la fin des années 1980, je me rends compte, rétrospectivement, de la facilité de ma tâche. A l'époque, les négociations du GATT portaient pour l'essentiel sur les droits de douane, c'est-à-dire sur des éléments facilement

quantifiables, donc négociables. Aujourd'hui, elles touchent à l'environnement, la culture, la main d'œuvre, les services, tous éléments nouveaux plus difficiles à appréhender. De même, autrefois, il était relativement facile pour un commissaire de susciter une position communautaire sur une question commerciale en dégageant un accord franco-allemand sur lequel s'alignaient finalement les autres. Aujourd'hui, dans une Europe à 15 et demain à 23 ou 24, l'exercice est et sera beaucoup plus ardu. Troisième diffé-

rence, la Commission de l'époque n'avait à rendre compte qu'au Conseil des ministres des Affaires étrangères. Aujourd'hui, elle doit tenir compte du Parlement et des divers interlocuteurs de la société civile. Enfin, dernière différence, l'irruption sur la scène des pays en développement. Il y a dix ou vingt ans, seuls comptaient, à titre individuel, l'Inde ou le Brésil.

Plusieurs éléments frappent à la lecture de l'ouvrage. Certains sont connus. D'abord l'attention portée à la presse. On sent Pascal Lamy très attaché à la pédagogie et l'explication aux médias, avant, pendant et après



## François David a lu le livre de Pascal Lamy, « L'Europe en première ligne ».

toute négociation. On le sent aussi très attentif à la symbolique. Tout le monde sait que l'impact des résultats de Seattle ou de Doha sur les flux commerciaux eux-mêmes est très faible. Mais c'est le symbole de la réussite ou de l'échec d'une grande négociation multilatérale

qui est mis en valeur. C'est, pour lui, capital en termes d'image, donc de politique. Ensuite, c'est le sentiment de voir un homme véritablement habité par l'idée qu'il se fait de l'Europe. Il pense toujours à l'intérêt de la construction européenne avant celui de tel ou tel Etat-membre. Sans doute, en partie, l'héritage de Jacques Delors. Enfin, une grande retenue à l'égard des ministres du Commerce extérieur de l'Union. Tout au plus se permet-il, au détour d'une phrase, de re-

gretter « quelques commentaires hasardeux à la presse de certains ministres », mais cela ne va pas plus loin. Pourtant, il y aurait sans doute beaucoup à dire sur les pressions politiques de toute nature dont il aura été l'objet depuis sa nomination... Quelques éléments de surprise néanmoins. D'abord l'hommage appuyé et fréquent à Romano Prodi, ce qui est assez inhabituel par les temps qui courent. Faut-il voir là le souci du soldat d'être fidèle à son chef ? En tout cas, le président de la Commission trouve en Pascal Lamy un soutien de poids. En

suite, il oublie de dire, mais est-ce de l'humilité, que la politique commerciale extérieure de la CEE était la première et la plus importante prévue par le traité de Rome. L'article 113 du traité, devenu 133, donnait et donne à la Commission un rôle moteur qu'elle n'a dans aucun autre domaine. Il en fait, en tout cas, l'éclatante démonstration.

Enfin, on le sent très agacé par le « chantage » américain consistant à dire : « Faites moi des concessions afin que je puisse faire passer le texte devant le Congrès ». Il ne peut pas, de son côté, jouer de façon crédible sur le même registre. Il doit donc manœuvrer tout en souplesse avec les représentants et les sénateurs. Mais doit-on le croire lorsqu'il dit poliment, page 128 : « Il est inutile et contre-productif de se livrer à des assauts verbaux qui ne peuvent que blesser l'adversaire et raidir sa position. Pour ma part, je préfère le téléphone au mégaphone ! » La récente crise de l'Asie montre qu'il peut aussi user du mégaphone... Au total, un livre tonique, argumenté et très agréable à lire.

Pascal Lamy, qualifié dans une sympathique préface d'Erik Orsenna de « drôle d'oiseau » et « sorte d'hybride » a le grand mérite de redonner espoir en l'Europe.

(\*) Seuil, L'Épreuve des faits, 192 pages, 17 euros.